

# SAIGNER DES PAILLETTES

*Luna M.*



# Saigner des Paillettes

*Par Luna M.*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Réveil de la Tisseuse	4
Chapitre 2 : Les Perles de Lait	9
Chapitre 3 : Le Chant des Trachées	14
Chapitre 4 : L'Ombre du Prince d'Acier	19
Chapitre 5 : Le Palais de Nacre	23
Chapitre 6 : Le Banquet des Mirages	28
Chapitre 7 : La Confiance du Chevalier	33
Chapitre 8 : La Rivière de Sirop	37
Chapitre 9 : La Bataille des Constellations	42
Chapitre 10 : Le Brise-Miroir	46
Chapitre 11 : Saigner des Paillettes	49
Chapitre 12 : L'Eternelle Eclipse	53

# Chapitre 1

## Le Réveil de la Tisseuse

L'aube s'étira sur le royaume d'Opale comme une traînée de lait tiède versée sur un miroir d'argent. Elara ouvrit les yeux, et le monde, dans sa générosité infinie, lui offrit le spectacle d'une clarté redevenue neuve. Pour elle, chaque matin était une promesse de soie, une page de vélin où la douleur n'avait pas le droit de citer. Elle se leva, ses pieds effleurant le tapis de mousse émeraude qui recouvrait le sol de sa demeure, ignorant la morsure du givre sur ses orteils nus ; elle ne sentait que la caresse d'un velours millénaire. Ses mains, toujours poudrées d'une fine poussière d'or qui refusait de s'effacer, s'agitèrent dans l'air pour saluer les lucioles diurnes qui dansaient autour d'elle. Dans son regard d'un bleu d'abysse, le monde ne souffrait d'aucune fêlure que son amour ne pût combler.

Elle s'avança vers le seuil de sa tonnelle de glycine. Au-dehors, le village de Cristal s'éveillait sous une brume de nacre. Elara sourit. Elle voyait les toits de chaume comme des chevelures d'anges et les ruisseaux comme des veines de saphir liquide. Pour elle, le silence n'était pas l'absence de bruit, mais une partition invisible où chaque soupir de la terre devenait une note de harpe. C'est alors qu'elle l'entendit : un chant frêle, une vibration de détresse qui heurta son cœur comme un galet jeté dans une eau dormante.

Un oiseau était tombé.

Elle se dirigea vers le centre de la clairière, là où les racines des vieux chênes dessinaient des trônes pour les esprits de la forêt. Là, recroquevillé contre une pierre de lune, se trouvait le petit être. Dans la vision d'Elara, c'était un rossignol aux plumes de jais, dont l'aile gauche pendait lamentablement, telle une voile déchirée par

une tempête de diamants. Il tremblait, ses petits yeux noirs fixés sur elle avec une intensité que la Tisseuse interpréta comme une dévotion absolue. Elle ne vit pas la peau pâle de l'enfant, ni ses vêtements de lin déchirés, ni la fracture nette qui faisait saillir l'os à travers la chair. Elle ne vit que la poésie d'une harmonie à restaurer.

« Ne crains rien, petit messenger des cieux, » murmura-t-elle, sa voix coulant comme du miel sur de la braise. « Je vais te rendre ton azur. »

Elle s'agenouilla, ses robes vaporeuses se déployant autour d'elle comme les pétales d'une rose fanée. Elle sortit de sa ceinture une aiguille d'ivoire, longue et fine, sculptée dans un os de licorne selon ses dires, et un écheveau de fils d'or qui semblaient capturer la lumière même du soleil. Elara caressa la tête du "rossignol". L'enfant poussa un cri, un son aigu et déchirant qui, dans les oreilles de la Tisseuse, se métamorphosa instantanément en un trille mélodique, une plainte lyrique célébrant l'arrivée de la salvatrice.

Elle commença son œuvre. Elle ne percevait pas la résistance de la peau, ni le tressaillement des muscles. Pour elle, l'aiguille glissait à travers la soie la plus fine. Chaque point de suture était une constellation qu'elle dessinait sur le firmament de la chair. Le liquide rubis qui jaillissait de la plaie n'était à ses yeux qu'une pluie de nectar sacré, un baume destiné à nourrir la terre assoiffée de miracles. Elle travaillait avec une précision d'orfèvre, chantonnant une mélodie ancienne, un air que les montagnes murmuraient aux étoiles les nuits de solstice.

« Vois comme tu brilles, » disait-elle tandis qu'elle entourait le membre brisé de ses fils d'or, serrant les nœuds pour que la "plume" retrouve sa superbe.

L'enfant suffoquait, le visage tordu par une agonie que l'esprit d'Elara transformait en une extase mystique. Elle voyait ses larmes comme des perles de rosée, des offrandes de gratitude tombant sur ses mains couvertes de cette poussière dorée et poisseuse. Elle noua le dernier fil avec une délicatesse infinie, déposant un baiser sur le front du

petit être. À cet instant, la réalité autour d'elle sembla vibrer d'une intensité nouvelle. Les couleurs devinrent plus vives, le parfum des fleurs plus entêtant, comme si le monde entier applaudissait son geste de charité.

Elle souleva délicatement le corps frissonnant. Pour elle, il pesait moins qu'une promesse. Elle le déposa sur un lit de fougères argentées, persuadée que ses ailes, désormais parées d'or, le porteraient bientôt vers les nuages.

« Tu es réparé, mon petit astre. Vole maintenant. »

Elle resta un long moment à contempler son œuvre, les mains jointes contre sa poitrine. Elle ne voyait pas le carnage, les lambeaux de chair recousus de travers, la pâleur mortelle de l'enfant qui sombrait dans l'inconscience. Elle voyait une créature de lumière prête à regagner son trône céleste. Sa vision était un bouclier de cristal, une forteresse de splendeur qui la protégeait de la laideur du monde.

Pourtant, au loin, un bruit étrange commença à percer la mélodie de son univers. Un son lourd, rythmé, métallique. C'était le battement de cœur d'un géant de fer, ou peut-être le pas d'une bête venue d'un royaume où la magie n'avait pas de place. Elara fronça les sourcils, mais seulement un instant. Ce ne pouvait être qu'un orage de printemps, une averse de clochettes d'argent venant purifier davantage le domaine d'Opale.

Elle se tourna vers la forêt, ses yeux aveugles de beauté cherchant la prochaine faille à colmater. Elle aperçut un buisson de ronces qu'elle prit pour une couronne de corail égarée. Plus loin, un puits abandonné lui parut être une porte vers le centre du monde, là où dorment les bijoux. Tout était merveilleux, tout était parfait, tant qu'elle gardait ses paupières d'argent closes sur la vérité.

Soudain, une ombre s'allongea sur la clairière. Une ombre froide, rectiligne, qui ne ressemblait ni à une branche ni à un nuage. C'était une ombre d'acier, tranchante

comme un reproche. Elara ne se retourna pas immédiatement. Elle était occupée à ramasser des cailloux qu'elle croyait être des diamants bruts pour les offrir au vent.

« Qui ose troubler le chant de la terre ? » demanda-t-elle, sa voix flottant comme un parfum de jasmin.

Il n'y eut pas de réponse chantée, pas de murmure de feuilles. Juste le cliquetis d'une armure, un son aride, dépourvu de rêve. Elara sentit une présence derrière elle, une présence qui ne vibrait pas à la même fréquence que le reste de son paradis. C'était comme une tache d'encre sur une enluminure.

Elle se retourna enfin. Dans son regard irisé, elle ne vit pas un homme en armure, un soldat à l'âme pétrifiée par les horreurs de la guerre. Elle vit un Prince d'Acier, une statue vivante forgée dans le reflet de la lune, un gardien venu sans doute pour admirer la perfection de son jardin. Il tenait une épée, mais pour Elara, ce n'était qu'un sceptre de glace destiné à commander aux marées.

« Soyez le bienvenu, voyageur de métal, » dit-elle en esquissant une révérence pleine de grâce. « Vous arrivez à point nommé pour voir le réveil du petit rossignol. »

Elle pointa du doigt la forme inerte sur les fougères. L'inquisiteur ne bougea pas, mais Elara crut voir un éclat de respect dans son heaume poli. Elle ne percevait pas le choc, l'horreur indicible qui clouait l'homme sur place devant le spectacle de l'enfant mutilé et de cette femme aux mains sanglantes qui lui souriait avec la candeur d'un ange.

Pour Elara, le monde continuait de danser. Une feuille tomba d'un arbre, tournoyant comme une paillette d'ambre. Elle la rattrapa au vol, émerveillée par sa texture, ignorant qu'elle tenait entre ses doigts un lambeau de peau arraché par le vent. Elle le pressa contre sa joue, fermant les yeux pour mieux sentir la "chaleur de l'automne".

« Tout est si beau, n'est-ce pas ? » soupira-t-elle.

Le Prince d'Acier fit un pas en avant. Le sol gémit sous son poids. Elara rit, un son clair comme du cristal se brisant sur du marbre. Elle ne craignait rien, car dans son royaume, la mort n'était qu'un long sommeil dans un lit de pétales, et le sang n'était que le prix de la lumière. Elle tendit sa main poudrée d'or vers le guerrier, invitant l'acier à se joindre à la danse de ses chimères. Elle était la Tisseuse de Songes, et tant que son fil ne serait pas rompu, le monde resterait une éternelle féerie, bâtie sur le silence des suppliciés.

# Chapitre 2

## Les Perles de Lait

La rosée n'était pas faite d'eau, ce matin-là, mais de petites larmes de mercure qui s'accrochaient aux chevilles d'Elara comme des baisers de lune. Elle marchait sur le sentier de mousse d'émeraude, le cœur léger, balançant à son bras un panier de jonc tressé dont s'échappait une lueur opaline. Dans ce réceptacle sacré dormaient les présents qu'elle avait préparés durant la veillée, des offrandes de pureté pour les petits êtres du village de Val-Serein, qu'elle percevait comme une constellation de maisons en sucre de roche nichées au creux d'une vallée de soie.

Pour Elara, chaque souffle du vent était une harpe invisible, et chaque flaque de pluie un miroir offrant des reflets de diamants. Elle ne voyait pas les murs de pierre grisâtre et les visages émaciés par la famine ; elle ne voyait que des palais de nacre habités par des sylphes à la peau de lait. Dans son panier, les « perles » roulaient les unes contre les autres avec un cliquetis cristallin, une musique de squelette que son esprit traduisait en un carillon céleste. C'étaient des bijoux précieux, de petits monuments d'ivoire qu'elle avait récoltés avec une patience de sainte, les arrachant avec une infinie délicatesse aux « fleurs de chair » qui sommeillaient dans la forêt de l'Oubli. Elle se souvenait de la douceur de son geste, de la façon dont elle avait cueilli ces graines de blancheur dans les bouches béantes des voyageurs égarés, croyant sincèrement les libérer d'un fardeau pour leur offrir le repos des anges.

Lorsqu'elle atteignit la place du village, le soleil se leva comme un grand œil d'or pur au-dessus des montagnes de velours. Elara s'arrêta près de la fontaine, dont l'eau lui semblait être du vin de lumière. Un groupe d'enfants jouait là, dans la poussière que la jeune femme voyait comme une pluie de pollen d'étoile.

« Approchez, petits éphémères », murmura-t-elle d'une voix qui coulait comme du miel chaud sur du verre. « J'apporte les parures de la Reine des Songes. »

Un petit garçon, dont les vêtements n'étaient que des haillons mais qu'Elara percevait comme une tunique de fils d'argent, s'approcha avec curiosité. Elle plongea ses mains dans le panier. Ses doigts, maculés d'une substance qu'elle nommait « essence de rose » mais qui dégageait l'odeur métallique de la vie interrompue, saisirent un collier. C'était une œuvre d'art à ses yeux : des dents d'enfants et d'adultes, encore parées de quelques racines rosées, enfilées avec une précision chirurgicale sur des tendons de cerf qu'elle prenait pour des rubans de satin bleu.

Elle passa le collier autour du cou du petit garçon. Les perles de lait s'entrechoquèrent contre son thorax osseux.

« Oh, vois comme tu scintilles ! » s'exclama-t-elle en battant des mains. « Tu es maintenant le prince du givre. »

Le garçon baissa les yeux vers le cercle de trophées macabres qui reposait sur sa poitrine. Un silence de mort tomba sur la place. Puis, un hurlement déchira l'air. Mais pour Elara, ce cri ne fut pas celui de la terreur. C'était une note de musique, un contre-ut d'une pureté absolue, une expression de joie si violente qu'elle en devenait divine. Elle vit l'enfant reculer, ses yeux s'agrandir, et elle interpréta cela comme l'éblouissement d'une âme devant la beauté infinie.

Les autres enfants s'éparpillèrent comme des oiseaux effrayés — des colombes de lumière, pensa-t-elle. Elle se mit à rire, un rire qui s'envolait vers le ciel comme des bulles de savon. Elle se mit à courir après eux, jetant à pleines mains ses perles de lait dans la poussière.

« Ne fuyez pas la splendeur ! » criait-elle. « Prenez les étoiles ! Goûtez au sel de la lune ! »

Une femme sortit d'une chaumière, le visage déformé par l'horreur en voyant la Tisseuse de Songes doucher les villageois de restes humains. Elara vit une fée aux cheveux d'ébène. Elle s'approcha d'elle et lui tendit un collier de molaires, les perles les plus grosses, les plus « lumineuses ». La femme hurla à son tour et repoussa la main d'Elara.

Dans le choc, quelques perles tombèrent au sol, se mêlant à la boue. Elara s'agenouilla, désolée. Pour elle, la boue était une mer de chocolat noir, et chaque goutte de sang qui perlait des doigts griffés de la femme était un rubis liquide.

« Pourquoi pleures-tu des pierres précieuses, ma belle ? » demanda Elara en essayant de recueillir une larme de sang sur le front de la villageoise. « Le monde est une fête, et nous en sommes les lampions. »

Mais le village s'était transformé en une ruche en colère. Des hommes armés de fourches et de faux — des sceptres de fer et des bâtons de pouvoir, dans l'esprit d'Elara — s'avancèrent vers elle. Elle ne percevait pas la menace, seulement une procession de guerriers de légende venant saluer la gardienne de l'harmonie. Elle se releva, ses vêtements souillés de taches sombres qu'elle voyait comme des broderies de fleurs de pavot, et s'inclina avec une grâce de cygne.

« Vous venez pour la grande célébration ? » demanda-t-elle, ses yeux d'azur délavé fixés sur un point invisible au-delà de l'acier.

C'est alors qu'un cor sonna, non pas le chant d'un instrument de bois, mais le cri d'un prédateur de métal. Au loin, sur la crête de la colline qui surplombait le village, une silhouette se découpa contre le disque flamboyant du soleil. C'était Malkor, le Prince d'Acier. Il était revêtu d'une armure si sombre qu'elle semblait boire la lumière, un trou noir dans la tapisserie chatoyante d'Elara.

Pour la Tisseuse de Songes, il était le Cavalier de l'Ombre, celui qui apporte le repos nécessaire après le bal. Elle le vit descendre la colline sur son destrier, dont les sabots frappaient la terre avec un bruit de tonnerre lointain. À ses côtés, des hommes en capes d'encre portaient des bannières frappées d'un œil d'argent. C'étaient les Inquisiteurs, les éplucheurs de mensonges, les broyeurs de miracles.

Malkor s'arrêta à quelques pas de la place, là où le sol était jonché de perles de lait et de rubis liquides. Il retira son heaume. Son visage était une carte de cicatrices, un paysage de ronces et d'anciennes douleurs. Il regarda Elara, cette créature frêle au milieu du carnage, dont les mains étaient dorées de sang séché et dont le sourire était d'une innocence insoutenable.

« Ainsi, voici la source de la peste dorée », dit-il d'une voix qui ressemblait au grincement d'une chaîne sur une pierre tombale.

Elara s'avança vers lui, franchissant sans sourciller la barrière de fourches qui se levait devant elle. Elle voyait en Malkor un roi fatigué ayant besoin de réconfort. Elle plongea la main dans son panier presque vide et en sortit la dernière perle, une incisive d'une blancheur parfaite, polie par ses soins jusqu'à ce qu'elle brille comme un petit éclat de glacier.

« Vous semblez avoir traversé de grandes tempêtes, mon seigneur », dit-elle en lui tendant l'os. « Prenez ce fragment de paix. Il contient le dernier soupir d'un poète. »

Malkor regarda la dent dans la paume de la jeune femme. Il vit la folie drapée dans la beauté, il vit le massacre déguisé en conte de fées. Derrière lui, ses hommes attendaient le signal pour purifier ce lieu, pour éteindre cette lumière factice qui brûlait les yeux de la raison. L'ordre était écrit dans un parchemin scellé de cire noire : "Trouvez la Bête de Lumière et ramenez son cœur au silence."

« Votre paix est un tombeau, Elara », répondit l'Inquisiteur en dégainant son épée. La

lame d'acier froid brilla d'un éclat sinistre.

Dans l'esprit d'Elara, l'épée devint un rayon de lune solide, un cadeau de l'astre de nuit pour trancher les voiles qui empêchaient encore le monde de devenir une éternelle aurore. Elle ne recula pas. Elle tendit le cou, impatiente de sentir le baiser de ce métal qu'elle croyait être de la soie glacée.

« Si c'est un tombeau », murmura-t-elle en fermant ses paupières cousues d'argent, « alors laissez-moi y planter des roses de cristal. »

Malkor leva son arme, mais son bras trembla imperceptiblement. Comment frapper une créature qui ne connaissait pas la peur parce qu'elle ne connaissait plus la vérité ? Autour d'eux, le village de Val-Serein attendait, suspendu entre le cauchemar de la Tisseuse et le fer de l'Exécuteur, tandis que les perles de lait, éparpillées dans la boue, continuaient de briller de cet éclat dément qui ne venait d'aucun soleil.

# Chapitre 3

## Le Chant des Trachées

La Clairière des Murmures ne respirait plus par ses feuilles, mais par mille petites bouches de nacre ouvertes sur l'éternité. Malkor franchit le rideau de saules pleureurs, dont les branches ne portaient plus de sève mais des chapelets de rosée écarlate, lourds comme des fruits trop mûrs sur le point de s'offrir à la terre. Sous ses bottes de fer, le sol ne craquait pas ; il gémissait avec la douceur d'un velours mouillé, une mousse de pourpre qui semblait boire l'éclat de son armure. L'air était saturé d'un parfum de lys en décomposition et d'encens ancien, une vapeur si dense qu'elle semblait vouloir caresser ses poumons de doigts invisibles et glacés.

Au centre de cet écrin d'ombres portées, le monde s'était métamorphosé en un immense orchestre de cristal et de soie. Elara était là, silhouette d'écume dansant parmi les troncs d'argent. Ses mains, diaphanes et agiles comme des libellules d'opale, couraient le long de fils de harpe d'une finesse effrayante. Ces cordes ne vibraient pas entre les bras d'un instrument de bois précieux, mais s'étiraient depuis les hautes branches jusqu'aux poitrines offertes de ce qu'elle nommait ses « choristes du soir ».

Pour Malkor, la vision était un gouffre. Il voyait les corps suspendus par les tendons, les cages thoraciques écartées comme des ailes de papillons pétrifiés, les visages figés dans un rictus de marbre blanc. Mais dans l'aura d'Elara, là où la lumière se tordait pour épouser ses rêves, ces suppliciés étaient des statues de lumière, des anges de nacre dont les blessures n'étaient que des bouches prêtes à chanter les psaumes du renouveau. Elle passait un doigt sur une trachée mise à nu, et le gargouillement de l'agonie se transformait, dans son esprit, en une note de flûte si pure qu'elle aurait pu faire pleurer les étoiles.

— Écoute, mon Prince d'Acier, murmura-t-elle sans se retourner, sa voix flottant comme un pétale sur une eau dormante. Entends-tu comme la forêt s'accorde ? Ils étaient si silencieux autrefois, si murés dans leur chair de glaise. J'ai dû libérer leur voix, défaire les nœuds de leur gorge pour que le vent puisse enfin y sculpter des mélodies de saphir.

Le Chevalier de Verre se tenait à ses côtés, spectre de reflets changeants dont la silhouette semblait faite de larmes gelées. Il posa une main immatérielle sur l'épaule d'Elara, et là où ses doigts touchaient le tissu de sa robe, des fleurs de givre fleurissaient instantanément. Il tourna son visage sans traits vers Malkor, et l'Inquisiteur sentit un froid millénaire mordre ses entrailles, un froid qui ne venait pas de l'hiver, mais de l'absence totale de vérité.

Malkor fit un pas, et le métal de ses gantelets gronda, une dissonance brutale dans ce temple de silence et de sang iridescent. Il voyait les « perles » qu'elle avait enfilées sur les branches : des dents d'enfants, polies par ses soins maniaques jusqu'à briller comme des diamants de lune. Il voyait les « rubans » : des lanières de peau tressées avec une patience d'araignée, formant des guirlandes qui reliaient les morts dans une fraternité macabre.

— C'est un massacre, Elara, gronda l'homme de fer, sa voix étouffée par le heaume. Ce n'est pas de la musique, c'est le râle d'un monde que tu as écorché vif.

Elara s'arrêta. Elle tourna son visage vers lui, ce visage de porcelaine mate où les fils d'argent qui cousaient ses paupières semblaient briller d'une lueur propre. Elle sourit, et ce sourire était d'une innocence si absolue qu'il en devint l'insulte la plus cruelle faite à la réalité.

— Tu parles avec les mots de la boue, mon beau chevalier. Tu regardes le soleil et tu ne vois qu'une plaie dans le ciel. Regarde mieux. Ce que tu nommes blessure est une corolle qui s'ouvre. Ce que tu nommes cri est le premier soupir de l'âme qui s'éveille

au-delà du voile de la douleur. Vois-tu ce petit flûtiste, là-haut ?

Elle désigna du doigt un jeune garçon dont le corps, évidé avec une précision chirurgicale, balançait doucement au gré d'une brise invisible. Le vent s'engouffrait dans ses vertèbres creusées, produisant un sifflement mélancolique, un chant de flûte de pan fait d'os et d'absence.

— Il m'a remerciée, affirma-t-elle, ses yeux invisibles semblant fixer un point situé bien au-delà de l'horizon sanglant. Avant de devenir musique, il pleurait des larmes de sel. Désormais, il ne chante que l'azur. Je soigne ce monde, Malkor. Je recouds les déchirures du temps avec mes fils de soie, je transforme la laideur des hommes en une tapisserie de merveilles.

Malkor dégaina son épée. L'acier chanta, un cri de vérité froide qui déchira l'ambiance onirique de la clairière. À ce bruit, le Chevalier de Verre se redressa, sa forme se fragmentant en mille éclats de miroir, reflétant l'horreur environnante en la multipliant à l'infini. Pour Elara, ce ne fut qu'un éclair de foudre bienveillant, une promesse de clarté.

Elle s'approcha de l'Inquisiteur, ses pieds nus glissant sur le sol saturé d'humeurs comme s'il s'agissait d'un tapis de pétales de roses. Chaque pas laissait une empreinte de nacre liquide. Elle tendit une main vers la lame, ses doigts s'approchant du tranchant capable de fendre le roc.

— Ta lame est un rayon de lune égaré, murmura-t-elle, son souffle embaumant le jasmin et le fer. Elle veut m'aider, elle aussi. Elle veut m'aider à libérer ce qui reste de ma propre prison de chair. Ne sens-tu pas l'harmonie, Malkor ? Ne sens-tu pas comme le monde est devenu léger depuis que j'ai retiré le poids de sa misère ?

Le Chevalier de Verre murmura à l'oreille d'Elara des mots que seul le délire pouvait enfanter, des poèmes de poussière et d'or. Sous cette impulsion, elle se mit à chanter,

une mélodie sans paroles, un murmure de gorge qui semblait appeler les ombres de la forêt. Et, comme par enchantement, les « instruments » de la clairière répondirent. Les corps suspendus frémissaient. Le vent s'intensifia, s'engouffrant dans les poitrines béantes, frottant les cordes de nerfs, faisant s'entrechoquer les osselets polis.

C'était une symphonie de charnier, un concert de cadavres qui, dans l'esprit embrumé de la Tisseuse, s'élevait comme un hymne vers un paradis de verre. Les feuilles des arbres, devenues translucides à force de boire le sang, se mirent à tinter comme des clochettes de cristal.

— Arrête cette folie, Elara ! hurla Malkor, dont la raison vacillait devant cette dissonance entre la beauté de la voix de la femme et l'atrocité du spectacle.

Il leva son épée, non pour frapper la gardienne, mais pour trancher les fils qui retenaient les morts, pour briser ce théâtre de l'horreur. Mais chaque fil coupé ne libérait pas un corps ; il semblait libérer une nouvelle note, un cri plus aigu qui ravissait Elara. Elle riait, un rire de cloches lointaines, et chaque fois qu'un de ses « choristes » s'effondrait dans la boue, elle voyait une étoile tomber du ciel pour venir se nicher dans sa main.

Elle s'approcha plus près encore, jusqu'à ce que la pointe de l'épée de l'Inquisiteur touche le creux de sa gorge. Une goutte d'un liquide doré — ou était-ce simplement le sang de sa dernière "œuvre" qui tachait sa peau ? — perla sur le métal.

— Votre paix est un tombeau, Elara, répondit l'Inquisiteur en raffermissant sa prise, ses yeux brûlant derrière sa visière de la douleur de voir tant de beauté servir de masque à tant de mort.

Elle ne tressaillit pas. Elle accueillit le froid de l'acier contre sa peau comme on accueille la fraîcheur d'une source après une longue marche dans le désert. Pour elle, Malkor n'était pas un bourreau, mais l'artisan final, celui qui viendrait polir la

dernière perle de son collier d'âmes.

— Si c'est un tombeau, murmura-t-elle en fermant ses paupières cousues d'argent, alors laissez-moi y planter des roses de cristal.

Malkor leva son arme, mais son bras trembla imperceptiblement. Comment frapper une créature qui ne connaissait pas la peur parce qu'elle ne connaissait plus la vérité ? Autour d'eux, le village de Val-Serein attendait, suspendu entre le cauchemar de la Tisseuse et le fer de l'Exécuteur, tandis que les perles de lait, éparpillées dans la boue, continuaient de briller de cet éclat dément qui ne venait d'aucun soleil.

# Chapitre 4

## L'Ombre du Prince d'Acier

L'horizon n'était plus qu'une plaie de soie, une déchirure de pourpre et d'ambre où le soleil, tel un fruit trop mûr, s'écrasait contre les cimes de cristal de la forêt d'Opale. À mesure que Malkor franchissait les invisibles lisières de ce domaine, le monde perdait sa pesanteur de fer pour revêtir une grâce vénéneuse. Sous les sabots de sa monture, la terre ne sonnait plus comme de la glaise durcie, mais comme un tapis de pétales de velours, profonds et sourds, étouffant le fracas des guerres passées. L'air lui-même s'était épaissi, saturé d'une luminescence de pollen doré qui dansait dans les interstices de sa visière, transformant chaque particule de poussière en une luciole captive. Le Prince d'Acier sentit un vertige de nacre l'assaillir ; la réalité, jadis tranchante comme un rasoir, s'émoissait, se courbait sous le poids d'une douceur insupportable.

Le village de Val-Serein s'étendait devant lui, drapé dans un crépuscule éternel et iridescent. Ce n'étaient plus des masures de bois gris et de chaume mangé par la pluie que Malkor apercevait, mais des alcôves de corail et des dômes d'écume figée. Les ruelles, que ses cartes décrivaient comme des boyaux de misère, lui apparaissaient désormais comme des veines de marbre parcourues d'une sève de saphir. Il y avait une mélodie dans le vent, un murmure de harpes lointaines qui semblait couler des toits, mais sous cette harmonie céleste, l'instinct de l'Inquisiteur percevait une dissonance rauque, le grincement de dents que l'on force à sourire.

Il vit les enfants. Pour son regard encore irrigué de la froideur du monde extérieur, ils étaient de petites statues de porcelaine jouant avec des rubans de brume. Pour Elara, ils étaient les perles vivantes de son collier d'harmonie. Ils ne couraient pas, ils flottaient dans une chorégraphie de songes, leurs rires éclatant comme des bulles de

verre contre les murs. Pourtant, lorsque l'un d'eux s'approcha de l'armure de Malkor, le chevalier vit, à travers le prisme de la folie ambiante, la pâleur cadavérique des membres et les fils d'argent qui soutenaient les articulations, cousus à même la chair pour maintenir l'illusion d'une danse.

Soudain, elle apparut.

Elara se tenait sur le seuil de ce que Malkor aurait dû reconnaître comme une chapelle profanée, mais que ses sens, trahis par l'aura de la Tisseuse, interprétaient comme un palais de givre et de roses. Elle portait une robe tissée de rayons de lune et de rosée matinale, une étoffe si fluide qu'elle semblait couler autour de ses chevilles comme une source enchantée. Ses yeux, ces orbes d'un bleu si pâle qu'ils semblaient avoir été dérobés au cœur d'un glacier, se fixèrent sur le colosse de métal. Elle ne vit pas l'Inquisiteur au regard de braise, le bourreau dépêché par les cités de l'Ouest pour éteindre son délire. Elle vit le Prince de l'Aurore, le visiteur tant attendu dont l'armure n'était qu'un miroir où se reflétait la perfection de son royaume.

Elle fit un pas, et sous chacun de ses battements de cœur, le monde gagnait en saturation. Le rouge des fleurs qui ornaient les façades devint si vif qu'il semblait saigner sur le pavé ; le vert des lierres se fit profond comme une forêt millénaire.

— Vous êtes enfin venu, murmura-t-elle, et sa voix était le frisson de l'eau sur les galets. Le fer que vous portez est si lourd, mon beau seigneur. Pourquoi charger votre âme de tant de chaînes quand l'air ici est si léger qu'il pourrait porter vos pas jusqu'aux étoiles ?

Malkor ne répondit pas. Il serra la garde de son épée, mais le cuir de la poignée lui sembla soudain doux comme la main d'un nourrisson. Il tenta d'invoquer la haine, la rigueur de sa mission, mais chaque pensée de destruction se transformait, dans son esprit, en une métaphore de renaissance. La Tisseuse de Songes s'approcha encore, et l'odeur qui l'accompagnait — un mélange de jasmin ancien et d'encens de temple

oublié — était si envoûtante qu'elle parvenait à étouffer le remugle de charogne qui, quelque part derrière le voile, continuait de hanter l'air.

Pour Elara, Malkor était une statue de lumière venue s'agenouiller devant son art. Elle leva une main vers lui, une main fine dont les doigts étaient maculés de cette poussière d'or qui n'était que le résidu des vies qu'elle avait "réparées". Elle voyait les larmes de l'Inquisiteur, non comme des signes de détresse, mais comme des diamants offerts à sa gloire.

— Ne craignez pas le silence du monde, poursuivit-elle, s'approchant jusqu'à ce que le froid de l'acier de Malkor ne soit plus qu'une caresse contre son visage de porcelaine. Le monde extérieur n'est qu'une esquisse maladroite. Ici, j'ai corrigé les lignes. J'ai effacé la douleur en la changeant en couleur. Regardez vos mains, Prince d'Acier... Elles ne sont plus faites pour la mort, mais pour tenir les fils du destin.

Malkor baissa les yeux vers ses gantelets. Sous l'effet du déni iridescent d'Elara, le métal poli semblait se transformer en écailles de dragon céleste. Il vit le reflet de sa propre visière : il n'y avait plus de visage derrière, seulement un vide rempli de constellations. Il sentit le poison de la merveille s'insinuer dans ses veines. La réalité craquait. Le village autour d'eux se mit à vibrer, une pulsation organique et fiévreuse, comme si le sol lui-même était un immense poumon respirant la magie de la Tisseuse.

— Tout est si... beau, parvint-il à articuler, et le mot brûla sa gorge comme une gorgée de vitriol déguisée en miel.

Elara sourit, et ce sourire fut plus terrible que n'importe quel cri de guerre. Elle voyait en lui la dernière pièce de son œuvre, le pilier qui soutiendrait la voûte de son ciel de mensonges. Elle s'imaginait déjà en train de coudre des fragments d'azur sur les cicatrices de son armure, de remplacer son épée par une branche de lys éternel. Pour elle, le massacre était une tapisserie, et le sang des innocents, la teinture précieuse qui

donnait aux ombres leur profondeur de velours.

Le Prince d'Acier lutta contre l'envie de s'effondrer. Chaque fibre de son être lui hurlait que ce qu'il voyait n'était qu'une illusion bâtie sur un charnier, que les colliers de perles des enfants étaient des os et que les roses de cristal étaient des plaies ouvertes. Mais la lumière d'Elara était trop vive, trop pure. Elle était un soleil noir qui brûlait les yeux de ceux qui cherchaient la vérité.

Il leva lentement sa main gantée de métal, non pour frapper, mais pour effleurer la joue de la gardienne. Au contact de sa peau, un frisson de givre parcourut le bras du guerrier. La saturation des couleurs atteignit son paroxysme ; le monde devint blanc, d'un blanc de craie et d'étoile, un vide absolu où seule la voix d'Elara continuait de résonner, pareille au glas d'une cloche de verre.

— Dormez, mon Prince, chuchota-t-elle alors que le village de Val-Serein disparaissait dans un tourbillon de paillettes d'argent. Le rêve est la seule demeure où la vérité ne peut nous blesser.

Malkor sentit ses genoux heurter le sol, mais il ne sentit pas la boue. Il sentit le lit de plumes d'un nid d'ange. Son épée glissa de ses doigts, s'enfonçant dans le sol qui l'engloutit comme une eau dormante. Autour d'eux, les perles de lait éparpillées commencèrent à germer, faisant pousser des lances de lumière qui transpercèrent l'ombre du soir, tandis qu'Elara, souveraine de cette dévastation poétique, commençait à chanter pour les morts qu'elle croyait avoir réveillés sous la voûte d'un ciel qui ne savait plus pleurer que de l'or.

# Chapitre 5

## Le Palais de Nacre

Le silence au Palais de Nacre n'était pas un vide, mais une étoffe épaisse, tissée de soupirs et de poussière d'argent qui flottait dans l'air comme des essaims de lucioles immobiles. Elara glissait sur les dalles de lait avec la grâce d'une onde sur le sable, ses pieds nus ne laissant aucune trace, sinon une légère buée de givre aussitôt dissipée par l'éclat des lustres. Ces derniers, suspendus à des hauteurs vertigineuses, n'étaient point faits de cristal, mais de grappes de larmes solidifiées, capturant la lumière des astres pour la reverser en cascades irisées sur les murs.

Elle fredonnait un air ancien, une mélodie dont les notes semblaient des perles tombant une à une dans une coupe d'or. Entre ses doigts fins, elle maniait des corolles d'une beauté cruelle : des fleurs de chair, d'un rouge si profond qu'il semblait avoir dérobé tout le vermeil de l'aurore. Elle les fixait sur les parois de nacre avec des épines de rose blanche, composant une fresque vivante qui palpitait doucement au rythme de son propre cœur. Pour Elara, chaque pétale était une promesse de douceur, une offrande qu'elle disposait avec une dévotion de prêtresse. Elle voyait dans ces formes souples la quintessence du printemps, ignorant que la sève qui s'en écoulait laissait derrière elle des traînées de rubis liquide sur la blancheur immaculée de sa demeure.

— Il doit être parfait, murmura-t-elle, et sa voix fit vibrer les voiles de brume qui servaient de rideaux aux fenêtres sans tain. Le Prince d'Acier ne peut s'éveiller que dans un berceau de splendeur. La laideur est une ronce qui griffe l'âme, et je ne permettrai à aucune épine de ternir son sommeil.

Elle se tourna vers un piédestal d'ivoire où reposait un objet qu'elle considérait

comme le joyau de sa collection : un calice ciselé dans une matière si pure qu'elle semblait translucide, veinée de nacre et d'ambre. Elle le polit avec un pan de sa robe vaporeuse, ses gestes étant ceux d'une mère caressant le front d'un nouveau-né. Sous ses doigts, l'os poli — car c'était là la nature de l'objet — brillait d'un éclat lunaire. Elle y déposa quelques gouttes d'une essence qu'elle croyait être du nectar de jasmin, mais dont le parfum lourd et métallique aurait fait défaillir n'importe quel cœur encore lié à la terre ferme.

Soudain, un frisson de glace lacéra l'air tiède du palais.

Le Chevalier de Verre émergea d'un miroir de mercure, sa silhouette vacillante comme un reflet dans une eau troublée. Il n'était qu'un agglomérat de prismes et de transparence, un spectre de lumière solide dont chaque mouvement produisait le tintement de mille carillons brisés. Ses yeux, deux saphirs froids, fixaient Elara avec une intensité qui semblait vouloir percer le voile de son extase.

— La tempête approche, Tisseuse, grinça le Chevalier, et sa voix était le bruit d'une banquise qui se fend sous le poids du ciel. L'acier que tu as invité dans ton lit de roses n'est pas un rêve. C'est une ancre de plomb dans ton océan de nuages.

Elara rit, un son qui ressemblait au vol d'un colibri. Elle s'approcha du spectre et passa sa main à travers son torse de verre, là où un cœur de quartz battait d'une lueur incertaine.

— Tu es jaloux de la solidité, mon ami de lumière. Le Prince n'est pas une ancre, il est le mât sur lequel je hisserai mes voiles de soie pour atteindre les rivages de l'éternité. Regarde-le... Ne vois-tu pas la noblesse de son front, même sous cette armure qui ressemble à la carapace d'un scarabée de lune ?

Elle désigna du regard le centre de la salle, là où Malkor reposait sur un lit de plumes de cygne et de pétales de lotus. L'Inquisiteur, captif d'un enchantement qui

transformait son agonie en une léthargie féerique, semblait en effet appartenir à un autre monde. Son armure de plates, cabossée et souillée par les combats, apparaissait aux yeux d'Elara comme une parure de plaques d'argent poli, ornée de runes de diamant. Son visage, marqué par la rigueur et la douleur, était pour elle un masque de marbre serein, sculpté par les mains d'un dieu mélancolique.

Le Chevalier de Verre se mit à briller d'un éclat violent, ses arêtes devenant tranchantes comme des lames de rasoir.

— Tu ne vois que ce que ton cœur invente pour ne pas se briser, Elara ! Ce palais de nacre n'est qu'une cage de craie et de sang ! Le Prince n'est pas ici pour danser parmi tes chimères. Il porte en lui le froid du fer et la vérité du feu. S'il s'éveille, tes fleurs se faneront en un instant, et le ciel d'or que tu as peint sur tes paupières s'effondrera comme une voûte de cendre !

L'agitation du spectre fit trembler les murs. Une fissure, fine comme un cheveu de fée, apparut sur une colonne de marbre. De cette blessure ne s'écoula pas de la poussière, mais une fumée noire, âcre, qui sentait la réalité et le désespoir.

Elara fronça les sourcils, une ombre de confusion ternissant brièvement l'azur de ses yeux. Elle balaya l'air d'un geste impérieux, et la fissure se referma sous une couche de givre étincelant.

— Chut, murmura-t-elle. Tu effrayes les oiseaux de nuit qui nichent dans mes cheveux. Le silence est la seule langue que le Prince doit entendre à son réveil.

Elle retourna vers Malkor. Elle s'agenouilla auprès de lui et commença à défaire les lanières de son cuirasse avec une précaution infinie, comme si elle épluchait un fruit d'or pour en libérer le cœur. Chaque pièce de métal qui tombait au sol produisait un choc sourd que son esprit transmutait en un tintement de cymbales lointaines. Sous l'acier, elle découvrit la peau de l'homme, parsemée de cicatrices qu'elle caressa

comme si elles étaient des broderies de fil d'argent laissées par les fées.

— Pauvre voyageur, chuchota-t-elle, ses lèvres effleurant l'oreille de l'Inquisiteur. Tu as traversé des déserts de fer pour trouver mon jardin. Je vais soigner tes blessures avec de la rosée de lune et t'habiller de brouillard.

Le Chevalier de Verre commença à se désagréger, ses membres de cristal s'effritant pour devenir une pluie de paillettes qui jonchaient le sol. Sa voix n'était plus qu'un murmure mourant, le dernier souffle d'un hiver qui refuse de céder la place au printemps.

— La réalité... est un loup... Elara... On ne peut pas nourrir un loup... avec des chansons...

Le spectre disparut totalement, laissant derrière lui une atmosphère étrangement lourde. Elara ne s'en formalisa pas. Elle se leva, alla chercher une aiguère de cristal remplie d'un liquide iridescent — un mélange de larmes et d'étoiles fondues, du moins le croyait-elle — et commença à oindre le front de Malkor.

Alors qu'elle versait le liquide, une goutte tomba sur la main de l'Inquisiteur. Là, au contact de la chaleur humaine, la magie d'Elara vacilla un instant. La goutte de lumière devint une goutte de fiel corrosif, brûlant la peau du guerrier. Malkor laissa échapper un gémissement rauque, un son qui n'avait rien de mélodieux, une plainte de bête blessée qui déchira le voile de nacre de la salle.

Elara s'immobilisa, sa main tremblante au-dessus du visage de son invité. Pendant une fraction de seconde, le palais chancela. Les murs de nacre devinrent des pierres grises et suintantes, les fleurs de chair révélèrent leurs tendons et leurs membranes putrides, et le parfum de jasmin fut remplacé par l'odeur suffocante du charnier. Elle vit ses propres mains, non plus couvertes de poussière d'or, mais tachées d'un carmin sombre et collant qui refusait de sécher.

Elle ferma les yeux avec une force désespérée, ses paupières cousues de fils d'argent brûlant comme des braises.

— Non, hurla-t-elle intérieurement. Le monde est merveille. Le monde est une perle.

Elle se mit à chanter plus fort, une incantation de beauté et d'oubli, puisant dans les profondeurs de sa folie pour reconstruire, pierre par pierre, son palais de songes. Elle tissa de nouveaux voiles de lumière, projeta des couleurs impossibles sur les parois sombres, et étouffa le cri de Malkor sous une pluie de pétales imaginaires.

Quand elle rouvrit les yeux, le Palais de Nacre était plus radieux que jamais. La brûlure sur la main du Prince était devenue une rose de corail, et son gémissement s'était transformé en un soupir de contentement dans l'esprit de la Tisseuse.

Elle sourit, une expression d'une pureté terrifiante, et s'allongea aux côtés de l'Inquisiteur, posant sa tête sur son poitrail qui battait avec une violence de tambour de guerre. Elle s'endormit dans le parfum des illusions, tandis qu'à l'extérieur, le ciel d'Opale commençait à saigner des paillettes d'un noir d'encre sur un monde qui ne savait plus comment se réveiller.

# Chapitre 6

## Le Banquet des Mirages

Le Prince d'Acier franchit le seuil du Palais de Nacre comme on pénètre dans le ventre d'une étoile mourante, là où la lumière se fait si dense qu'elle en devient solide, une prison de reflets argentés et de murmures de cristal. Sous ses bottes d'onyx, le sol ne résonnait pas du choc du métal, mais d'un soupir de mousse humide, un tapis de velours émeraude qui semblait s'abreuver de chacun de ses pas. Pour Elara, ce lieu était une corolle de lys géante ouverte sous la lune ; pour les yeux de l'Inquisiteur, c'était une architecture de ruines et de racines tordues, où les tentures étaient des lincaux de soie grise mangés par les mites du temps. Pourtant, l'air vibrait d'une fréquence si pure qu'elle menaçait de briser les os de quiconque refusait de s'y abandonner.

Malkor avançait, sa main droite crispée sur la garde de son épée, une branche d'épines froides dans un monde de pétales. Il sentait la folie de la Tisseuse flotter dans l'air comme un pollen doré, une poussière d'illusion qui cherchait à s'insinuer sous ses paupières, à s'écouler dans ses oreilles pour transformer le cri des corbeaux en chants de flûtes lointaines. Au centre de la grande nef, là où les voûtes de pierre semblaient se rejoindre comme des mains en prière, Elara l'attendait. Elle ne touchait pas la terre ; elle semblait suspendue à des fils de lumière invisible, une perle de rosée égarée sur une toile d'araignée cosmique.

— Mon Prince de Givre, murmura-t-elle, et sa voix était le ruissellement d'une source cachée sous la neige, vous arrivez à l'heure où les constellations s'attablent pour le grand partage. Le banquet est dressé, et les coupes sont pleines du sang des comètes.

Elle fit un geste de la main, un mouvement d'une grâce d'algue marine, et devant eux

se matérialisa une table d'ivoire sculptée dans les os d'un silence millénaire. Les nappes étaient tissées d'écume de mer et de fils de nuages. Malkor s'approcha, chaque muscle de son corps hurlant au sacrilège. Ce qu'il voyait était une parodie de festin. Sur des plateaux qui semblaient faits d'or pur mais dont l'éclat trahissait la morsure de la rouille, reposaient des présents d'une horreur sacrée.

Elara désigna une coupe de cristal de roche où bouillonnait un liquide d'un violet profond, une améthyste fondue qui exhalait une odeur de fleurs flétries et de fer chaud.

— Buvez la sève des songes, Malkor. C'est le nectar de l'oubli, recueilli goutte à goutte sur les lèvres des anges qui ne veulent plus se réveiller.

Malkor fixa le breuvage. À travers le prisme déformant de la magie d'Elara, le liquide était une promesse d'éternité, mais son instinct de prédateur, forgé dans la rigueur de l'acier, y devinait la stagnation d'une eau de mare où flottent les souvenirs de créatures noyées. Il ne but pas, mais il s'assit, car le poids du Palais de Nacre pesait sur ses épaules comme une voûte céleste trop lourde pour un seul homme.

La Tisseuse de Songes s'empara d'un couteau d'argent, dont la lame semblait forgée dans un rayon de lune solidifié. Elle commença à découper l'Ambrosie, le plat central qui trônait au milieu des festons. Pour Elara, c'était un fruit d'une terre inconnue, une pulpe de rubis et d'or, striée de veines de miel, dont le parfum pouvait ramener les âmes de l'autre côté du Styx. Elle déposa une tranche de cette chair sur une assiette de nacre devant l'Inquisiteur.

Malkor lutta contre un haut-le-cœur qui lui déchira la gorge. Sous le voile irisé que la Tisseuse projetait sur la réalité, il percevait la vérité crue, une vérité qui saignait. Ce qu'elle appelait Ambrosie était une masse de tissus putréfiés, une viande sombre et fibreuse, couverte d'une moisissure qui brillait d'un vert phosphorescent, pareille à des constellations de vers luisants. C'était une offrande de mort, un morceau de

cadavre que la nature n'avait pas encore eu le temps de reprendre, habillé de lumière par la volonté démente d'une femme qui ne supportait plus la laideur du monde.

— Goûtez, insista-t-elle, ses yeux d'azur délavé brillant d'une ferveur mystique. C'est la chair de la beauté elle-même. Pour qu'elle vive en nous, nous devons la consommer. C'est le cycle des étoiles, Malkor. Tout ce qui brille doit être dévoré pour renaître.

Elle porta un morceau à ses propres lèvres. Malkor la regarda mâcher avec une délectation d'enfant découvrant le goût du soleil. Elle ne voyait pas la sanie qui coulait au coin de sa bouche ; pour elle, c'était du nectar. Elle ne sentait pas l'odeur de décomposition qui saturait la pièce, car ses narines étaient remplies de l'encens des paradis perdus.

Le Prince d'Acier sentit une fissure s'ouvrir dans son esprit. La puissance de la Tisseuse n'était pas une agression, c'était une séduction, un chant de sirène qui promettait de guérir toutes les cicatrices, de transformer chaque plaie en un semis de diamants. Il regarda sa propre main, gantée de métal noir, et crut voir pendant un instant des fleurs de corail pousser entre ses jointures. La folie était un océan tiède, et il était en train de s'y noyer.

— Pourquoi ? parvint-il à articuler, et sa voix lui sembla étrangère, comme si elle provenait du fond d'un puits de plomb. Pourquoi travestir la fin de toute chose en un jardin de délices ? La douleur est le sel de la terre, Elara. Sans elle, nous ne sommes que des ombres sans relief.

Elara s'arrêta, son couteau suspendu en l'air comme un croissant de lune. Elle pencha la tête, et ses cheveux d'argent glissèrent sur ses épaules comme une cascade de mercure.

— La douleur est un mensonge que les hommes racontent pour se donner de

l'importance, répondit-elle avec une douceur qui était une lame de rasoir. Le monde n'est qu'une perle brute. J'ai choisi de polir l'obscurité jusqu'à ce qu'elle devienne un miroir pour le ciel. Regardez cette nourriture, Malkor. Regardez-la avec votre cœur, pas avec votre peur. N'y voyez-vous pas les battements de l'univers ?

Elle tendit la main vers lui, et ses doigts, couverts de cette poussière d'or qui n'était que le résidu de fluides séchés, frôlèrent son visage. Le contact fut électrique. Malkor vit, pendant une seconde éblouissante, le palais tel qu'elle le voyait : une cathédrale de verre soufflé, peuplée de créatures de lumière, où chaque respiration était une note de musique. Il vit la viande sur la table se transformer en un amas de gemmes palpitantes, irradiant une chaleur de foyer au cœur de l'hiver.

Puis, le froid de l'acier revint. L'Inquisiteur ferma les yeux, s'accrochant à la douleur de ses propres blessures comme à une ancre de réalité. Il se souvint des enfants fuyant devant les colliers de dents, il se souvint de la traînée de dévaster que cette "beauté" laissait derrière elle. Elara ne soignait pas le monde ; elle le recouvrait d'un linceul brillant pour ne plus voir son agonie.

Il repoussa l'assiette. Le bruit du nacre sur l'ivoire sonna comme un coup de tonnerre dans le silence enchanté.

— Votre banquet est un tombeau, Elara. Et votre ambrosie n'est que le goût de la fin.

Le visage de la Tisseuse s'assombrit, non pas de colère, mais d'une tristesse si profonde qu'elle sembla faire pleurer les murs du palais. De grandes larmes de cristal noir roulèrent sur ses joues de porcelaine. À l'extérieur, le ciel d'Opale s'embrasa d'un rouge de plaie ouverte, et le vent se mit à hurler comme une meute de loups d'argent.

— Alors, vous êtes le prisonnier de votre propre obscurité, soupira-t-elle. Vous préférez mourir de faim dans le vrai plutôt que de vivre éternellement dans le beau. C'est une tragédie que même les étoiles ne pourront consoler.

Elle se leva, ses voiles flottant autour d'elle comme des méduses dans une mer de nuit. Le banquet commença à se dissoudre, les nappes devenant des lambeaux de brume, l'ivoire retournant à la poussière. Seule restait l'odeur, lourde, sucrée, insupportable, le parfum d'un miracle qui refuse de s'éteindre malgré la putréfaction de son cœur. Malkor se leva à son tour, sa main trouvant enfin la poignée de son épée, prêt à briser ce miroir aux alouettes, même si cela signifiait se perdre à jamais dans les décombres de ce rêve.

Le Palais de Nacre gémit une dernière fois, une pulsation tellurique qui fit trembler les fondations de l'âme du Prince d'Acier, tandis qu'Elara s'effaçait dans un tourbillon de paillettes sombres, laissant derrière elle le goût persistant d'une éternité gâchée.

# Chapitre 7

## La Confiance du Chevalier

Le palais n'était plus qu'un songe en train de s'effiloche, une tapisserie dont on aurait tiré le fil d'argent jusqu'à ce que le dessin s'efface dans l'ombre. Malkor avançait, ses bottes de fer s'enfonçant dans un tapis de pétales de lune qui, à chaque pas, se transformaient en cendres froides sous son poids. L'air vibrait d'une tension cristalline, comme si le ciel lui-même allait se briser en mille éclats d'azur. C'est alors qu'il le vit, immobile au bout d'une galerie de miroirs liquides, une sentinelle de lumière pétrifiée qui semblait garder la porte des souvenirs interdits. Le Chevalier de Verre se tenait là, sa silhouette composée de reflets changeants et d'arcs-en-ciel brisés, ses articulations grinçant avec la douceur d'un chant de cygne sur un lac gelé.

Il n'avait pas de visage, seulement un masque de nacre où dansaient les nébuleuses, et pourtant, son regard pesait sur Malkor avec la lourdeur d'une montagne de glace. Elara se tenait à ses côtés, sa main de porcelaine posée sur l'épaule transparente de la créature, ses doigts laissant des traînées de pollen doré sur la surface lisse du spectre. Elle souriait, mais c'était un sourire de statue, une courbe de marbre qui ignorait la brûlure du soleil.

— Voyez-vous sa splendeur, Prince d'Acier ? murmura-t-elle, sa voix flottant comme une plume de paon dans le vent. Il est le gardien de mes silences, celui qui a recueilli chaque larme pour en faire un diamant. Il ne connaît pas la laideur du monde, car il est né de la pureté du givre.

Malkor s'arrêta, son épée n'étant plus qu'une ombre noire contre l'éclat insoutenable de la salle. Il ne voyait pas un protecteur de lumière. Il voyait une déchirure dans la trame du réel, un vide vertigineux déguisé en joyau, une cicatrice béante que la jeune

femme avait ornée de perles pour ne plus en voir la plaie. Chaque mouvement du Chevalier de Verre renvoyait à Malkor l'image déformée de son propre visage, une silhouette de fer perdue dans un océan d'illusions.

— Ce n'est pas un chevalier, Elara, répondit Malkor, et sa voix résonna comme un glas dans la voûte céleste. C'est un tombeau. Vous avez bâti une forteresse de miroirs pour y enfermer vos fantômes, mais le verre ne protège de rien, il ne fait que multiplier la douleur.

Le Chevalier de Verre fit un pas en avant, et le sol gémit. Là où son pied de cristal se posait, le palais semblait hésiter entre la splendeur et la ruine. Une fissure courut le long d'une colonne de jaspe, révélant dessous une pierre noire, dévorée par les siècles et l'oubli. Elara laissa échapper un rire qui ressemblait au tintement de clochettes de pluie, mais ses yeux, d'un bleu d'abysse, trahissaient une terreur ancestrale.

— Vous voulez briser ce qui est parfait, dit-elle, et une poussière d'or s'échappa de ses lèvres à chaque mot. Vous voulez que je regarde le sol au lieu des étoiles. Mais mon Chevalier est le fils de l'aurore. Il est celui que la nuit ne peut pas corrompre.

Malkor serra la poignée de son arme, sentant le froid de l'acier contre sa paume, seul ancrage dans ce tourbillon de prodiges. Il devait porter le coup de grâce à cette chimère, non pas avec le tranchant de sa lame, mais avec le poids de la vérité. Il s'avança encore, ignorant les reflets aveuglants qui tentaient de détourner son regard.

— Dites-moi, Elara... Où est l'homme qui vous a appris le nom des fleurs avant que vous ne décidiez qu'elles étaient faites de soie ? Où est celui dont les mains sentaient la terre et le pain chaud, et non cette odeur de musc et de mort qui imprègne vos couloirs ?

Le Chevalier de Verre tressaillit. Un craquement sec, semblable à celui d'une branche de corail que l'on brise, résonna dans toute la nef. Elara recula d'un pas, ses mains

tremblantes s'agrippant à ses voiles de brume.

— Mon père... balbutia-t-elle, et le mot sembla étranger à sa bouche, une pierre rugueuse jetée dans un puits de soie. Mon père dort dans le jardin des murmures. Il est devenu un chêne d'argent dont les feuilles chantent les épopées des anciens rois.

— Votre père est tombé sous le fer, Elara, trancha Malkor, et chaque syllabe était un clou de réalité planté dans le rêve. Il n'est pas un arbre d'argent. Il est la poussière que vous foulez, le sang que vous avez transformé en vin de rose pour ne pas avoir à le laver de vos mains. Ce chevalier n'est pas votre gardien. C'est le hurlement que vous avez étouffé le jour où le ciel est devenu noir.

À ces mots, le Chevalier de Verre poussa un cri sans voix, un sifflement de vent dans une crevasse de glacier. Son corps de lumière commença à se fissurer, des veines d'ombre serpentant sous sa peau de diamant. Le visage d'Elara se décomposa, la porcelaine de son teint se craquelant comme une argile trop sèche. Elle porta ses mains à ses yeux, là où les fils d'argent brillaient sous la lumière artificielle du palais.

— Non, murmura-t-elle, les larmes qui commençaient à couler de ses yeux n'étaient plus des perles, mais une eau saumâtre, lourde de siècles de chagrin. Le monde est une fleur... il doit être une fleur... sinon le froid nous mangera tous.

Une grande fracture zébra le plafond, et des morceaux de ciel — des fragments de plâtre peints aux couleurs des constellations — commencèrent à pleuvoir sur eux. La réalité grondait comme un ogre affamé sous les fondations de nacre. Le Chevalier de Verre se tordait, ses membres de cristal s'effondrant sur eux-mêmes, révélant au centre de sa poitrine un vide absolu, un gouffre de ténèbres où palpitait un souvenir atroce.

Malkor vit alors ce que le spectre dissimulait : un manteau d'homme, déchiré et souillé, enveloppant un vide qui n'avait plus rien de merveilleux. C'était l'armure de la

dénégation, le rempart contre l'insoutenable.

— Regardez-le, Elara, ordonna Malkor, tandis que les murs de la galerie commençaient à saigner une sève sombre et épaisse. Regardez votre protecteur. Il n'est fait que de vos refus. C'est une prison de verre, et vous êtes à la fois la geôlière et la captive.

Elara s'effondra à genoux sur les débris de lumière. Sa robe vaporeuse perdit ses couleurs irisées pour devenir une guenille grise, imbibée de la boue qu'elle avait si longtemps prétendu être de la poussière d'étoiles. Elle tendit une main vers le Chevalier de Verre qui s'évanouissait, ses doigts ne rencontrant plus que le vide glacé d'une nuit sans lune.

Le premier éclat de verre tomba de la joue d'Elara. Puis un second. L'hallucination vacilla violemment. Pendant un battement de cœur, Malkor ne vit plus le Palais de Nacre, mais un charnier orné de guirlandes de fleurs fanées, où les mouches chantaient des cantiques de gloire. L'odeur sucrée devint une puanteur de charogne, avant que le voile ne se referme, plus fragile, plus translucide.

Elara releva la tête, et pour la première fois, Malkor vit une lueur de raison percer le bleu aveugle de ses yeux, une étincelle de douleur si pure qu'elle en était plus tranchante que n'importe quelle lame. Le monde merveilleux venait de subir sa première blessure mortelle, et le sang qui en coulait était fait de vérité brute.

Elle regarda ses mains, couvertes de cette poussière dorée qui commençait à ressembler étrangement à de la rouille et à de la terre. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le fracas de l'effondrement, car c'était le silence d'une âme qui commence enfin à entendre son propre cri.

# Chapitre 8

## La Rivière de Sirop

Le monde vacillait, telle une flamme de bougie s'étirant sous un souffle mauvais, et dans cette hésitation de la lumière, Elara sentit le givre de l'incertitude mordre ses chevilles de porcelaine. Le Palais de Nacre, d'ordinaire si lisse, semblait désormais couvert d'une écorce rugueuse, et les rires des enfants qui l'entouraient se changeaient, par intermittence, en des craquements d'os secs sous le pas d'un géant. Ses mains, autrefois nimbées d'une vapeur de soleil, lui paraissaient lestées de plomb, collantes d'une résine sombre que même les baisers du vent ne parvenaient plus à dissiper. Il lui fallait le Grand Lavage. Il lui fallait le chant apaisant de l'eau profonde, là où les secrets de la terre se dissolvent dans la douceur des sucres anciens.

Elle courut, ses voiles de brume s'accrochant aux épines des roses de sang qui bordaient le sentier. Derrière elle, le Prince d'Acier marchait avec une lourdeur de montagne en marche. Malkor n'était pour elle qu'une ombre mal taillée dans le tissu du jour, une silhouette de fer-blanc dont la présence semblait dévorer l'éclat des fleurs. Il était la rature sur le poème, le nuage d'encre dans le lait de lune. Elle l'entendait respirer, un son de forge qui heurtait la mélodie des sphères, et elle savait que c'était lui, par sa seule vision corrompue, qui faisait saigner les murs de sa demeure.

— Viens, ô visiteur des terres grises, murmura-t-elle, sa voix semblable au tintement de clochettes de verre dans une tempête de neige. Viens voir la source de toute joie, là où les larmes du monde se changent en nectar.

Ils atteignirent la berge. La Rivière de Sirop ne coulait pas, elle glissait. C'était une artère de rubis liquide, une veine ouverte au flanc de la vallée, dont la surface

huileuse ne reflétait pas le ciel mais une lueur ambrée, souterraine, presque charnelle. L'air y était saturé d'une odeur de fruits trop mûrs, une ivresse de figues écrasées et de métaux précieux laissés au soleil. Pour Elara, c'était l'essence même de la vie, un courant de miel divin capable de guérir la moindre griffure de l'âme. Pour Malkor, le spectacle était celui d'une fosse béante où les fluides de mille sacrifices s'agglutinaient en une mélasse de mort, noire et visqueuse, charriant des débris que la raison refusait de nommer.

Elle s'agenouilla sur la mousse qui, sous ses doigts, avait la texture de la fourrure d'un animal blessé. Elle plongea ses mains dans l'onde épaisse. Le liquide remonta le long de ses bras comme une caresse de velours pourpre.

— Regarde comme elle m'aime, rit-elle, et son rire était un envol de papillons de nuit. La rivière reconnaît ses enfants. Elle nous offre sa viscosité sacrée pour effacer la poussière de tes pas. Tu es si sombre, mon prince. Ton armure porte les cicatrices d'un monde qui n'a jamais su rêver.

Malkor s'arrêta à quelques pas, sa silhouette se découpant contre l'éclat de ce fleuve d'hémoglobine qu'elle nommait sirop. Il ne répondit rien, mais son silence était un cri de ferraille. Pour Elara, ce silence était une demande de grâce. Elle vit dans les yeux de l'inquisiteur — qu'elle imaginait de la couleur des orages d'été — une détresse profonde, une soif de pureté qu'il ne parvenait pas à éteindre seul.

— Approche, insista-t-elle en tendant ses paumes ruisselantes de cette pluie de grenat. Laisse-moi te laver de ta nuit. Laisse-moi noyer la noirceur qui enserre ton cœur d'acier.

Il fit un pas de trop, ou peut-être fut-ce le sol, gorgé de cet élixir lourd, qui se déroba sous ses bottes de métal. Il glissa sur le bord escarpé, son poids le trahissant, et dans un fracas de plaques de bronze, il s'enfonça dans la rivière de dévotion. Le sirop ne jaillit pas comme l'eau claire ; il s'ouvrit avec une mollesse de chair découpée, avant

de se refermer sur lui avec une gourmandise effroyable.

Elara ne vit pas un homme se noyer dans un borbier de sang. Elle vit un astre tombant dans une mer de confiture d'étoiles.

— Oui ! s'exclama-t-elle en se jetant à son tour dans le courant pour l'étreindre. Bois la clarté, mon prince ! Laisse la rivière entrer dans tes poumons pour qu'ils deviennent des jardins de corail !

Elle s'agrippa à lui, ses doigts de lys cherchant les jointures de son armure. Malkor se débattait, ses mouvements ralentis par la densité du liquide qui pesait sur lui comme une chape de plomb liquide. Chaque fois qu'il tentait de reprendre son souffle, Elara, avec une tendresse infinie, repoussait sa tête sous la surface vermeille. Elle croyait le baptiser. Elle croyait polir le métal terni de son être. Elle voyait des bulles d'or s'échapper de sa bouche, alors que c'était le dernier air d'un homme qui suffoque dans une puanteur de fer.

— Ne résiste pas à la douceur, chantonna-t-elle, son visage tout près du sien, séparé seulement par une pellicule de sirop iridescent. Le monde est une perle, et tu en es le noyau. Purifie-toi. Deviens transparent.

Sous l'eau, le visage de Malkor était une vision de terreur que le déni d'Elara transformait en une extase mystique. Elle voyait ses traits se tordre et y lisait une délivrance, elle voyait ses mains griffer désespérément ses propres épaules et y percevait une étreinte passionnée. La rivière, cette mère nourricière au goût de cuivre et de sucre rance, semblait chanter à l'unisson avec elle, un bourdonnement de ruche qui emplissait son crâne et chassait les dernières craquelures de sa perception.

L'armure de Malkor devenait de plus en plus lourde, l'entraînant vers le fond vaseux où reposaient les sédiments des siècles de "merveilles" qu'Elara avait semées. Elle se laissait entraîner avec lui, aimant la pression du liquide sur ses propres tympanes, ce

silence de cathédrale engloutie où plus aucune laideur ne pouvait pénétrer. Ils dansaient un ballet de noyés dans un écrin de rubis.

Cependant, un sursaut de vie, une étincelle de cette acier dont il était fait, permit à l'inquisiteur de trouver un appui au fond de la fosse. Dans un effort qui fit craquer ses muscles, il se redressa, jaillissant de la mélasse comme un démon sortant du Tartare. Il cracha le liquide sombre, son souffle n'était qu'un râle de gorge tranchée.

Elara émergea à ses côtés, ses cheveux collés à son visage comme des algues de soie pourpre. Elle souriait, ses yeux bleus vides reflétant l'éclat malade de la rivière.

— Tu vois ? dit-elle en caressant le métal poisseux de son plastron. Tu brilles déjà d'un éclat nouveau. La noirceur t'a quitté.

Malkor la repoussa avec une violence qui la fit chanceler sur la berge de limon. Il s'effondra sur le sol, vomissant le "sirop" qui l'étouffait. Pour Elara, ce n'était que le rejet des dernières impuretés de son âme. Elle le regarda avec une pitié maternelle, ignorant les cadavres de libellules qui flottaient maintenant autour d'eux, leurs ailes de gaze brisées par la densité du courant.

Elle leva les mains vers le ciel, où les fissures commençaient à se refermer, recollées par le sang qu'elle prenait pour de la lumière. Le monde redevenait lisse, parfait, une bulle de savon irisée flottant sur un océan d'horreur.

— Demain, murmura-t-elle alors que le Prince d'Acier rampait loin de l'eau, nous irons cueillir les clous du soleil dans la forêt de cristal. Tu verras, le monde n'a jamais été aussi beau que depuis que tu as appris à te noyer.

Le silence retomba sur la Vallée d'Opale, un silence épais, sucré, où le battement du cœur d'Elara résonnait comme le glas d'un paradis dont les murs étaient faits de plaies ouvertes. Elle restait là, debout au bord de sa rivière de rubis, tisseuse de songes aux

mains souillées d'or, attendant que la prochaine ombre vienne se perdre dans son  
éternel printemps de pourriture.

# Chapitre 9

## La Bataille des Constellations

Le ciel de porcelaine se fendit sous le poids d'un millier de comètes d'argent, chacune traînant derrière elle un sillage de poussière de lune et de promesses anciennes. Elara, debout sur le balcon de nacre qui surplombait les jardins de verre, accueillit le tumulte comme on reçoit une averse de printemps : les bras grands ouverts, le visage offert à la caresse de l'invisible. Pour ses yeux, cousus de fils de soie et de songes, l'armée de Malkor qui déferlait au pied de la citadelle n'était pas une marée de fer et de haine, mais une procession de pèlerins de l'ombre, venus offrir leur silence à la clarté du royaume d'Opale.

Les premières flèches s'envolèrent, traçant dans l'azur des arcs de lumière pure. Elara laissa échapper un rire qui s'égrena comme des perles sur un pavé de cristal. Elle voyait des rayons de lune solide venir se nicher dans le sol, faisant éclore de grandes fleurs de soufre et d'ambre là où ils touchaient la terre. Les cris des hommes, transpercés par ces traits qu'elle croyait de givre, montaient vers elle sous la forme de chants d'oiseaux migrateurs, une symphonie de départs nécessaires et de migrations vers l'éther. Elle ne percevait pas la déchirure des chairs, mais l'ouverture de bourgeons écarlates sur les tuniques des soldats, des pivoines de rubis qui s'épanouissaient avec une rapidité miraculeuse.

— Voyez, murmura-t-elle au vent qui soulevait ses cheveux d'argent, les étoiles descendent pour danser avec nous. Elles se lassent de la solitude du vide.

En bas, sur la plaine qui jadis était une prairie de nénuphars et qui, dans sa vision, scintillait comme un lac de diamants pilés, le choc des armées commença. Ce fut un ballet de constellations. Chaque coup d'épée qu'elle devinait au loin n'était qu'un

pinceau de lumière dessinant des calligraphies sacrées dans l'air épais. Lorsque deux guerriers s'affrontaient, elle voyait deux nuages de pollen doré se heurter, libérant des étincelles qui montaient vers le zénith pour rejoindre leurs sœurs célestes. La violence du métal contre le métal n'était à ses oreilles que le tintement de cloches de cristal dans une cathédrale de vent.

Le Prince d'Acier, à la tête de sa colonne de ténèbres, s'élança vers les portes monumentales. Elara pencha la tête, fascinée par cette silhouette qu'elle percevait comme un grand scarabée d'obsidienne, portant sur son dos tout le poids de la nuit. Elle le vit lever son bras, et une déflagration secoua les fondations du palais. Pour elle, ce fut l'éveil d'un volcan de confettis. La porte ne vola pas en éclats de bois et de bronze ; elle se transmuta en une nuée de papillons de cendre qui s'envolèrent dans toutes les directions, libérant le passage pour les invités de la fête.

Les soldats de Malkor pénétrèrent dans la cour d'honneur. Ils étaient couverts de ce que le monde réel appelait du sang, mais qu'Elara chérissait comme une huile sacrée, un onguent de grenat qui rendait leur peau lumineuse. Elle voyait ses propres gardes, ses « Statues de Sel » comme elle les nommait, s'effondrer non pas sous les coups, mais sous le poids de leur propre extase. Chaque corps qui touchait le sol devenait une colline de mousse émeraude, un reposoir pour la fatigue du monde. Elle aperçut un jeune écuyer, dont le cou venait d'être tranché, et elle applaudit doucement en voyant le « ruban de soie rouge » s'échapper de sa gorge pour s'enrouler autour des colonnes de marbre, décorant la cour pour une célébration nuptiale.

— Tout est si fluide, si parfaitement orchestré, songea-t-elle en lissant sa robe qui, gorgée des éclaboussures de la bataille, lui semblait tissée dans le velours d'un crépuscule éternel.

L'assaut se déplaça vers les grands escaliers de la citadelle. Les flammes commençaient à lécher les tapisseries. Pour Elara, les incendies étaient de grandes chevelures d'oranger et de safran qui venaient caresser les murs pour les réchauffer.

L'odeur de la chair brûlée et de la poudre n'était pour ses narines qu'un mélange entêtant d'encens ancien et de cannelle sauvage. Elle descendit quelques marches, ses pieds nus foulant ce qu'elle croyait être un tapis de pétales de roses, ignorant la consistance poisseuse et tiède de la réalité sous ses talons.

Elle croisa un soldat de l'ombre, le visage tordu par une rage que ses yeux voilés interprétèrent comme un masque de théâtre d'une beauté tragique. L'homme leva sa hache pour la fendre. Elara sourit, tendant la main pour caresser le tranchant de l'arme. Elle vit une lame de glace bleue prête à lui offrir le baiser de l'hiver.

— Tu apportes le froid qui conserve les rêves, n'est-ce pas, bel éphémère ? dit-elle d'une voix qui semblait venir du fond d'un puits d'opale.

L'homme hésita, pétrifié par cette créature de porcelaine qui ne craignait pas la mort. Derrière lui, un de ses compagnons fut frappé par une lance. Le sang jaillit en une fontaine haute, et Elara s'approcha pour baigner ses doigts dans ce jet de « poussière d'étoiles liquide ». Elle en badigeonna les joues du guerrier immobile, croyant le bénir avec de l'orichalque fondu. Pour elle, elle ne faisait que préparer son ami pour le bal des constellations.

Le tumulte atteignit son paroxysme. Le Palais des Echoes n'était plus qu'un immense brasier de lumière. Dans l'esprit d'Elara, chaque mur qui s'écroulait révélait un nouvel horizon de nuages nacrés. Les plafonds ne tombaient pas ; ils s'effaçaient pour laisser passer la gloire du cosmos. Elle se sentait monter, portée par les vapeurs de ce qu'elle nommait « l'alchimie de la délivrance ».

Au centre de la mêlée, le Prince d'Acier l'aperçut enfin. Il était couvert de la boue et du carnage de ses propres hommes, une figure de cauchemar dans un monde de souffrance. Elara vit en lui le Roi des Comètes, celui qui venait clore le récit. Elle s'avança vers lui, marchant sur les corps de ses serviteurs qu'elle percevait comme des nuages de coton bleuâtre, douillets et silencieux.

— Le monde est enfin réparé, mon Prince, s'exclama-t-elle alors que les cris de douleur autour d'elle devenaient un chœur d'anges en plein essor. Vois comme ils brillent ! Vois comme chaque goutte de leur essence devient une lanterne pour notre éternité.

Elle lui montra du doigt le massacre, là où les entrailles répandaient leurs couleurs crues sur le sol. Elle y voyait des guirlandes de corail et des colliers de perles marines. Elle voyait les yeux fixes des morts comme des gemmes précieuses serties dans la terre pour l'empêcher de s'envoler. Pour Elara, le massacre était une tapisserie achevée, un chef-d'œuvre de lumière où chaque ombre avait trouvé sa place.

Le Prince d'Acier leva son épée, dont la pointe dégoulinait de cette réalité qu'elle refusait de nommer. Elara ferma les yeux, sentant la chaleur de l'incendie comme le souffle d'un amant de feu. Elle attendit que la dernière constellation tombe du ciel pour venir se loger dans son cœur, transformant l'ultime douleur en une étincelle de diamant qui ne s'éteindrait jamais, tandis que le royaume d'Opale s'enfonçait dans le noir, convaincu, par la grâce de sa gardienne, d'être enfin devenu un soleil.

La poussière retomba sur les ruines, lourde de ce silence sucré qui suit les grandes métamorphoses, laissant la Tisseuse de Songes seule au centre de son paradis de cendres et de rubis, où plus rien ne pouvait désormais ternir l'éclat de son éternel printemps de pourriture.

# Chapitre 10

## Le Brise-Miroir

Le Prince d'Acier s'avança comme une montagne d'orage s'élevant au milieu d'un champ de lys, sa stature de fer pétrissant le silence de l'atoll sacré. Pour Elara, il n'était qu'une silhouette de givre sombre, une ponctuation nécessaire dans le poème infini de son existence. Elle l'observait avec cette douceur de l'aube qui ignore encore le tumulte du jour, ses mains de nacre flottant dans l'air pour cueillir les effluves invisibles d'un printemps qui n'appartenait qu'à elle. Dans son esprit, les armures froides et tranchantes n'étaient que des carapaces de scarabées royaux, et le fer, une simple mélodie de terre endormie. Malkor la saisit, et sa poigne fut pour la Tisseuse de Songes le baiser d'une racine de chêne centenaire se refermant sur une pousse de jasmin. Elle ne sentit pas la brutalité, seulement une étreinte de pierre, une présence tellurique venue ancrer son vol trop haut. Elle sourit, une larme de poussière d'or perlant au coin de ses paupières scellées, car elle croyait qu'il venait enfin l'inviter à la danse ultime, celle où les corps se transforment en constellations pour ne plus jamais toucher le sol.

Mais le Prince n'avait pas de musique en son âme. Il n'était qu'un bloc de réalité monolithique, une faille dans le cristal de son mirage. Il la souleva avec la lenteur d'un bourreau de marbre, ses gantelets grinçant comme des glaces millénaires qui se brisent sous le poids des astres. Elara ne vit pas l'éclat de la lame qu'il tira de son fourreau d'ébène ; elle perçut seulement un frisson d'hiver boréal s'approchant de son visage, une caresse de glace qui cherchait les mystères nichés entre ses cils. Les fils d'argent, ces filaments de lune qu'elle avait elle-même tissés dans la chair de son enfance pour ne plus percevoir que l'essence radieuse des choses, frémirent sous l'acier. Ils étaient les cordes d'une harpe muette, tendues par des années de déni iridescent, protégeant le sanctuaire de sa folie avec la ténacité des toiles d'araignées

divines. Malkor ne parla pas. Sa voix était le silence des précipices. D'un geste sec, aussi tranchant que le destin d'un empire qui s'écroule, il glissa la pointe de son couteau de vérité sous les sutures sacrées.

Le premier fil céda dans un son cristallin, un accord mineur qui résonna dans toute la vallée de la perception. Elara tressaillit, non pas de douleur, mais d'une dissonance soudaine dans sa symphonie intérieure. C'était comme si un pétale de soleil se détachait pour révéler un vide d'encre. Un deuxième fil fut tranché, puis un troisième, avec la précision cruelle d'un graveur de tombes. À chaque rupture, la membrane de son paradis s'amincissait, laissant filtrer des courants d'air froids, des odeurs de métal oxydé et de poussière morte. Elle commença à se débattre, ses mouvements ressemblant aux battements d'ailes d'un papillon pris dans une flaque de poix, tandis que son rire, autrefois source de lumière, s'étirait en une longue plainte de violoncelle brisé. Elle suppliait, non pas pour sa vie, mais pour son voile. Elle implorait le Prince de ne pas déchirer l'horizon, de ne pas laisser l'abîme s'inviter dans le jardin des délices qu'elle avait bâti avec le sang de ses rêves.

Puis, le dernier lien fut rompu.

Le monde ne se contenta pas d'apparaître ; il explosa au visage d'Elara comme une pluie de verre pilé. La lumière qu'elle avait crue miel et rubis devint une morsure de sel sur des plaies vives. Ses paupières, libérées de leur prison d'argent, s'ouvrirent sur un théâtre d'horreur qu'aucune métaphore ne pouvait plus masquer. Le ciel, qu'elle pensait être un velours d'azur parsemé de diamants, n'était qu'un plafond de cendres étouffantes, lourd d'une fumée grasse qui portait l'odeur du fer et de la décomposition. Les colliers de perles qu'elle avait offerts aux enfants — ces trésors de lumière — se révélèrent être des chapelets de dents jaunies, encore humides de gencives arrachées, s'entrechoquant avec un bruit de désert sec. La douceur du sol sous ses pieds n'était qu'une bouillie de terre et de restes innommables, une fange noire où les insectes se gorgeaient de ce qu'elle avait nommé sa "poussière d'étoiles". Elle regarda ses propres mains. La poussière d'or qui les recouvrait n'était que de la bile séchée et du pus

rance, une croûte de misère qu'elle avait chérie comme un don céleste.

Le hurlement qui s'échappa de ses lèvres fut une tempête de grêle dévastant un champ de fleurs de verre. Elle vit alors le Prince d'Acier, non plus comme un géant de givre, mais comme une brute couverte de sang véritable, un homme dont l'armure portait les stigmates de la boucherie qu'elle avait elle-même orchestrée. Autour d'eux, le Royaume d'Opale n'était qu'un cimetière à ciel ouvert, une ruine fumante où les cadavres de ceux qu'elle prétendait avoir soignés gisaient, les membres recousus avec une maladresse de dément, les ailes de soie qu'elle leur avait offertes n'étant que des lambeaux de peau arrachés à d'autres morts. La beauté était morte, étranglée par ses propres mains de tisseuse. Chaque fleur était un ulcère, chaque rire une agonie qu'elle avait travestie. L'insoutenable clarté de la réalité s'engouffra dans son esprit comme un acide primordial, dissolvant les derniers remparts de sa cathédrale de songes.

Malkor la relâcha, et elle s'effondra dans la boue, les yeux grands ouverts, fixant ce soleil de plomb qui ne lui semblait plus être une divinité, mais un œil malade observant son agonie. Le silence qui suivit était plus lourd que toutes les montagnes du monde. Ce n'était plus le silence sucré des métamorphoses, mais le silence sourd des charniers après le passage des corbeaux. Elara griffa la terre, cherchant désespérément à retrouver les fils d'argent, à recoudre l'obscurité sur sa vision pour ne plus voir la monstruosité de son propre chef-d'œuvre. Ses doigts ne rencontrèrent que la froideur des pierres et la réalité visqueuse d'un massacre qu'elle ne pouvait plus ignorer. Elle était la gardienne d'un néant qu'elle avait fleuri, l'architecte d'un enfer qu'elle avait repeint aux couleurs de l'aurore. Le Prince de l'Acier s'éloigna, sa silhouette se fondant dans le gris de la désolation, laissant derrière lui une reine déchue, nue devant la laideur du monde, pleurant des larmes qui n'étaient plus de l'or, mais l'eau saumâtre de la vérité. Ses yeux, désormais d'un bleu d'orage glacé, ne se fermèrent plus, condamnés à contempler pour l'éternité les ruines sanglantes de son paradis perdu.

# Chapitre 11

## Saigner des Paillettes

Le ciel de nacre se fendit comme une paupière trop sèche, laissant couler une lumière dont la froideur n'avait plus rien d'astral. Elara, à genoux sur ce qu'elle croyait être un tapis de pétales de gardénias, sentit soudain la texture des fleurs changer sous ses doigts agiles. La soie onctueuse devint une boue visqueuse, un limon tiède qui exhalait un parfum de fer et de terre ancienne, loin des effluves de musc qu'elle chérissait. Autour d'elle, les colonnes de cristal de son palais vacillèrent, telles des chandelles de glace s'évanouissant dans l'haleine d'un hiver trop rude. Le marbre s'effritait, révélant la carcasse noueuse d'une mesure que les ronces dévoraient avec une faim de bête sylvestre.

— Regarde, ma souveraine de rosée, murmura une voix qui cliquetait comme des éclats de miroir entrechoqués.

Le Chevalier de Verre se tenait devant elle, sa silhouette une diffraction mouvante de l'obscurité. Il n'était qu'un prisme de souvenirs déformés, une apparition dont chaque geste traînait derrière lui des sifflements de comète. Il tendit une main transparente, où dansait une aiguille d'argent pur, enfilée d'un long tendon de lune.

— Pourquoi déchires-tu le voile que nous avons tissé avec tant de soin ? Tes yeux sont des orphelins, Elara. Ne les laisse pas errer dans ce désert de cendre. Recouds les horizons. Redonne au monde ses couleurs de fête.

Elara baissa les yeux vers ses propres mains. La poussière d'or qui les recouvrait habituellement s'écaillait, tombant en lambeaux grisâtres. Ce n'était pas de l'or, mais la peau desséchée de ceux qu'elle avait « parés » pour l'éternité. Elle vit enfin les

colliers qu'elle avait offerts aux enfants de la vallée. Les perles de nacre n'étaient que des incisives encore blanches de jeunesse, arrachées à des sourires éteints et enfilées sur des cordes de lyre qui, dans sa transe, lui semblaient être des rayons de soleil captifs. Le hoquet de terreur qui monta de sa gorge fut une note discordante, brisant l'harmonie factice de son royaume d'ombres.

— Ce ne sont pas des lys, balbutia-t-elle, ses doigts s'enfonçant dans les restes d'un festin qu'elle avait cru divin.

Les coupes d'ambre, remplies jadis d'un nectar de miel sauvage, ne contenaient plus que de l'eau croupie où flottaient des mouches aux ailes irisées de pourriture. Les convives, ces seigneurs et dames de haute lignée qu'elle pensait avoir invités pour une danse millénaire, n'étaient que des silhouettes de paille et d'os, des épouvantails grotesques vêtus de hardes qu'elle avait brodées de fils de cuivre et de cheveux coupés sur des morts.

— La vérité est une épine, Elara, reprit le Chevalier de Verre en s'approchant. Elle ne chante pas, elle déchire. Mais le mensonge, lui, est un baume de saphir. Souviens-toi de la douceur de l'aveuglement. Souviens-toi de la caresse du velours lorsque tu as scellé tes paupières pour la première fois. Le monde est trop tranchant pour ton âme de plume. Laisse-moi te rendre ta couronne de songes.

Il leva l'aiguille, et le métal brilla d'une lueur maléfique, pareille à l'œil d'un loup tapi dans le givre. Elara sentit le froid de l'instrument contre sa tempe. C'était une invitation à retourner dans l'océan de lait, là où les larmes se transforment en diamants et où les cris ne sont que des chants d'oiseaux exotiques. Elle vit, au-delà de l'épaule du spectre, le carnage qu'elle avait orchestré. Elle avait « guéri » les oiseaux en leur cousant les ailes au buste, pour qu'ils ne risquent plus de tomber. Elle avait « fleuri » le sol en y clouant des pétales de chair pour que le printemps ne meure jamais. Chaque beauté qu'elle avait touchée s'était changée en une relique macabre, un simulacre de vie figé dans une agonie de dentelle.

— Non, murmura-t-elle, et sa voix était le craquement d'un glacier qui se brise sous le poids de son propre silence.

Elle repoussa la main de verre. L'impact fit voler en éclats le poignet de la créature, libérant des fragments de lumière qui brûlèrent sa peau comme des charbons ardents. Le Chevalier poussa un cri qui ressemblait au vent s'engouffrant dans une cathédrale en ruine.

— Tu préfères donc la laideur ? Tu préfères le gris des matins sans fin, le goût de la poussière et le poids de tes crimes ? Sans moi, Elara, tu n'es qu'une meurtrière égarée dans un charnier. Sans ma lumière, tu verras le sang sur tes robes, et il ne redeviendra jamais du rubis.

L'illusion se dissipait avec une violence de tempête. Les murs de son palais, jadis tissés de brume et de reflets d'opale, s'effondrèrent pour ne laisser paraître que le bois vermoulu et la pierre moussue d'une chaumière de sorcière. Le Prince d'Acier, celui qu'elle avait pris pour un monstre d'obscurité venu souiller sa pureté, était le seul être réel dans ce cimetière d'illusions. Sa silhouette s'éloignait déjà, une ombre droite et austère sur l'horizon dévasté, emportant avec lui le dernier vestige de l'ordre humain.

Elara gratta le sol, cherchant désespérément un vestige de sa magie, une étincelle de ce feu sacré qui transformait l'horreur en merveille. Ses ongles se brisèrent contre la roche froide. Elle ramassa une poignée de ce qu'elle pensait être de la poussière d'étoiles ; ce n'était que de la chaux vive, sèche et irritante. Elle leva les yeux vers le Chevalier de Verre, qui se fracturait maintenant de toutes parts, son visage de miroir ne renvoyant plus qu'une infinité de reflets d'Elara : une femme aux mains sanglantes, aux vêtements en loques, dont le regard bleu d'orage commençait enfin à percevoir les distances réelles.

— Rends-moi mes voiles, hurla-t-elle au vide. Rends-moi l'or et la soie !

Mais le Chevalier n'était plus qu'un tas de débris scintillants sur le sol de terre battue. Il avait été le gardien de sa folie, le compas de son délire poétique. Sans lui, le silence du monde n'était plus une mélodie étouffée, mais une absence absolue de sens. Elle se tourna vers la sortie de la mesure, là où les champs de « blé d'argent » se révélaient être des plaines de ronces calcinées. Les enfants ne s'enfuyaient pas devant une déesse, mais devant une goule qui, dans sa bonté infinie, voulait leur coudre des sourires permanents sur le visage.

Elara porta ses mains à ses paupières. Elle sentit les cicatrices anciennes, les marques de l'aiguille d'argent qu'elle avait elle-même maniée autrefois pour bannir la misère de sa vue. Le sang qui coulait désormais de ses orbites n'était pas fait de paillettes. C'était un liquide sombre, lourd de vérité, qui tachait la terre sans la transformer en jardin. Chaque goutte était un aveu, chaque spasme une reconnaissance de la dévastation qu'elle avait nommée harmonie.

Le soleil se leva, un astre dénué de gloire, simple disque de feu blanc perçant la brume automnale. Sous cette clarté crue, Elara vit la véritable nature de son œuvre : un monument à la solitude, une cathédrale de chair bâtie sur le refus de souffrir. Elle comprit que l'éternité qu'elle avait promise n'était que l'immobilité de la mort, et que la beauté qu'elle avait servie était le poison le plus lent du royaume.

Allongée parmi les décombres de son paradis, elle ne ferma plus les yeux. Elle accepta la morsure du froid, la puanteur de la décomposition et la grisaille de l'horizon. Elle resta là, déchue de son trône d'écume, reine d'un néant qu'elle ne pouvait plus fleurir, condamnée à voir chaque grain de poussière pour ce qu'il était, sans jamais plus pouvoir invoquer l'éclat des astres pour masquer l'ombre des tombeaux. Sa vision était désormais une plaie ouverte, et le monde, dans sa laideur nue, était le seul conte de fées qu'il lui restait à habiter.

# Chapitre 12

## L'Eternelle Eclipse

Le silence était un linceul de givre étendu sur les vestiges du royaume d'Opale, un manteau de brume si dense qu'il semblait vouloir étouffer jusqu'au souvenir du vent. Elara se tenait debout au cœur de sa propre débâcle, là où la terre n'était plus qu'une argile grise et stérile, dépourvue des reflets d'arc-en-ciel dont elle l'avait autrefois parée. Ses yeux, ces deux perles de lune égarées dans un visage de porcelaine, parcouraient les décombres de sa cathédrale de songes. Elle voyait désormais la trame brute de l'existence : la pierre n'était plus qu'un os froid, le ciel un dôme de plomb, et les sourires des enfants des rictus de famine gravés dans la chair. Cette lucidité était une lame de glace fichée dans son cœur, un poison de réalisme qui flétrissait chaque fleur imaginaire avant même qu'elle ne puisse éclore sous sa pensée.

Elle sentit l'ombre de Malkor, le Prince d'Acier, s'étirer vers elle comme une racine d'onyx. Il était là, silhouette de métal sombre tranchant sur la pâleur de l'aube, portant sur ses épaules le poids d'un monde qui n'avait jamais appris à rêver. Il ne disait rien, car les mots auraient agi comme des marteaux de forgeron sur le cristal fragile de cette minute suspendue. Entre eux, l'air vibrait de la plainte des fantômes qu'Elara avait jadis nommés "amis de soie".

« La clarté est une insulte, Malkor, » murmura-t-elle, sa voix glissant comme une goutte d'eau sur une plaque de marbre. « Elle déshabille la magie pour ne laisser que la carcasse du temps. Je ne peux vivre dans un jardin où le soleil ne sait que brûler et où les ombres ne sont que des absences de lumière. »

Ses mains, couvertes de cette poussière d'or qui n'était que le sédiment de ses illusions déçues, se levèrent vers son visage avec la grâce d'un cygne à l'agonie. Elle

ne voyait plus l'inquisiteur comme un bourreau, mais comme le dernier témoin d'une divinité qui s'apprêtait à éteindre ses propres astres. Pour Elara, la vérité n'était pas une libération, mais une flétrissure. Elle préférait le sanctuaire des ténèbres irisées au désert de la réalité.

D'un geste lent, presque liturgique, elle plongea ses doigts effilés vers les miroirs de son âme. Elle ne cherchait pas la douleur, car dans son esprit, la souffrance était une métaphore de l'éclosion. Elle cueillit ses propres yeux comme on cueille deux fleurs de lotus au milieu d'un étang noir.

Le cri qui ne sortit pas de ses lèvres s'épanouit dans l'air sous la forme d'une onde pourpre. Ce qui jaillit de ses orbites ne fut pas le sang trivial des hommes, mais une cascade de rubis liquides, un ruissellement de nectar vermillon qui vint tacher la neige sale à ses pieds. Chaque goutte qui tombait semblait porter en elle un fragment de l'azur qu'elle avait tant chéri. C'était une pluie de météores s'écrasant sur la terre ingrate, une offrande de lumière mourante destinée à fertiliser le néant.

Malkor fit un pas en avant, sa main de fer s'ouvrant dans un geste d'impuissance. Il vit Elara vaciller, sa tête renversée vers le ciel aveugle, son visage désormais orné de deux sillons de gloire écarlate. Elle souriait. Pour elle, le monde venait de se parer à nouveau de ses plus beaux atours : un velours d'ébène infini, peuplé de visions que nulle lumière crue ne viendrait plus jamais profaner. Elle s'était enfermée dans la citadelle de son esprit, là où les murs sont faits de chants d'oiseaux et les sols de nuages de nacre. Elle n'était plus la gardienne d'un royaume déchu ; elle était devenue le royaume lui-même, une île de pur merveilleux flottant dans un océan d'oubli.

« Tout est redevenu beau, » soupira-t-elle, et ses mots semblèrent se transformer en papillons de nuit s'envolant vers l'horizon. « Les racines de mon être puisent enfin dans le terreau de l'éternité. Je vois des palais de verre là où tu ne vois que de la boue, Malkor. Je vois des pluies de diamants là où tu ne sens que le froid. »

Elle s'affaissa doucement, telle une robe de soie abandonnée sur un trône de poussière. Elle n'était plus qu'une présence évanescence, une promesse de conte de fées s'effaçant aux premières lueurs d'un jour qu'elle ne reconnaîtrait plus.

Malkor s'approcha de la forme prostrée. Il ne restait d'Elara qu'un souffle rythmé par le balancement des sphères invisibles. Il s'agenouilla dans la fange, là où le sang de la tisseuse avait rencontré la terre. Le liquide s'était figé en une poussière scintillante, un ambre mystique qui semblait capturer les derniers rayons d'une étoile lointaine. C'était cette fameuse "poussière d'or", le résidu d'un massacre qu'elle avait transformé en apothéose.

Le Prince d'Acier plongea sa main gantée dans cette substance. Elle était chaude, vibrante d'une énergie qui ne relevait pas de ce monde. En la touchant, il crut entendre, l'espace d'un battement de cœur, le chant des baleines célestes et le rire des comètes. Il comprit alors la terrible puissance du déni : Elara n'avait pas échoué, elle avait simplement refusé d'appartenir à une réalité qui ne méritait pas sa splendeur.

Il ramassa une poignée de cette poussière, la serrant dans son poing avec une ferveur qui ressemblait à de la piété. Il était l'inquisiteur, celui qui devait purifier le royaume de ses aberrations, mais il se sentait désormais comme un voleur de reliques fuyant un temple en flammes. Il se redressa, la silhouette alourdie par ce trésor dérisoire et magnifique.

Jetant un dernier regard sur la Tisseuse de Songes, qui reposait désormais dans l'immobilité des statues antiques, Malkor se détourna. Il quitta les ruines d'Opale, emportant avec lui le secret de la lumière. Derrière lui, le monde reprit sa marche grise, son cycle de rouille et de pierres. Mais dans sa paume, cachée sous l'acier, la poussière d'or continuait de briller d'un éclat insoutenable, dernier vestige d'un royaume où les plaies ne saignaient que des paillettes.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Saigner des Paillettes"*

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)